François franzoni : réminiscences

Autor(en): **Imer, Florian**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **61 (1957)**

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-558729

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

FRANÇOIS FRANZONI

RÉMINISCENCES

PAR FLORIAN IMER

C'était au cours de l'été 1929. Le « Journal de Genève » venait de publier la plaquette de « Printemps tragique » avec la silhouette du poète sur la couverture.

Nous avions conduit, en petit bateau, ma femme et moi, une de ses amies à l'île de St-Pierre, pour lui faire voir la chambre de Jean-Jacques Rousseau. Après avoir traversé l'antique cuisine, nous pénétrons dans la chambre du philosophe, encore meublée comme au temps où il y séjourna, les murs couverts de « graffiti ». Entre la porte et la fenêtre, un homme de forte stature, au profil de médaille, déchiffre une des inscriptions de la paroi. Sans le connaître, nous le reconnaissons d'emblée, ma femme et moi : « C'est François Franzoni ! » me chuchote-t-elle à l'oreille pendant que je raconte à notre hôtesse comment Rousseau se sauvait par la trappe de sa chambre, près du vieux poêle, pour prendre la clef des champs en passant par la salle à manger du receveur, tandis que Thérèse faisait la révérence aux visiteurs importuns, en leur disant que le rêveur solitaire était parti en promenade dans la forêt ou sur le lac. J'avais ajouté que, parmi les personnages de marque venus en pèlerinage en ce lieu, le pasteur Jean-François Imer y avait conduit le maréchal Ney.

Sur le seuil de la chambre que nous allons quitter, le déchiffreur des « graffiti » me retient pour me demander : « Des membres de la famille Bonaparte n'ont-ils pas inscrit leurs noms sur ces murs ? » — « L'impératrice Joséphine est bien venue ici, mais si elle a inscrit son nom, elle l'aura fait dans le livre d'or des visiteurs, disparu depuis des années », dis-je, puis j'insinue : « N'êtes-vous pas l'auteur du « Printemps tragique » ? C'était bien lui, en séjour dans l'île. Tout en parlant, Franzoni vient à dire que le général Dufour — auquel il est apparenté tout en étant descendant d'une famille qui a donné un pape à l'Eglise de Rome — avait reçu de Napoléon III une édition de

Rousseau annotée par Napoléon au cours de la campagne de Russie. Et moi de répondre que mon arrière-grand-père, officier du génie fédéral, a aussi été un élève de Dufour à Thoune et qu'il a échangé toute une correspondance avec le général, en particulier concernant les canons de Charles le Téméraire, attribués au contingent neuvevillois lors du partage du butin après la bataille de Morat. Le prince Louis-Napoléon, alors captif au fort de Ham, travaillait à son ouvrage sur l'artillerie et avait demandé au général Dufour de lui procurer des croquis de ces vieux canons. Désireux de voir ces trophées et les lettres du général, Franzoni me promit, au moment de nous quitter, de venir à La Neuveville.

Il y vint, par un bel après-midi, avec Madame Franzoni, par le vapeur. Après la visite à l'artillerie bourguignonne, nous allons prendre une tasse de thé dans ma demeure de Grenétel. Notre hôte s'intéresse à chaque objet, à tout ce qui présente un rappel à son esprit nourri d'histoire et de traditions. Des lettres de Dufour, il passe à mille souvenirs. Quel régal de l'entendre les évoquer, jusqu'à ceux de son séjour à Berne où il sut si bien mettre à disposition ses dons de graphologue pendant la guerre de 1914 à 1918. Sa verve est chaude, son regard pénétrant. Sous son charme poétique, le temps passe, sur la terrasse au soleil couchant. Le vapeur, déjà, a pointé à l'horizon pour gagner l'île de St-Pierre ; il glisse entre les arbres du parc. « Peu importe, nous vous ramènerons en petit bateau. » Mais quand nous nous embarquons au port de Grenétel, un orage s'annonce imminent. Quand le moteur de notre frêle embarcation se met en marche, un vent violent se lève et la ballotte de plus en plus fort. Les eaux deviennent furieuses. Nous nous mettons à compter les vagues écumeuses pour attendre et éviter au mieux la plus forte, qui nous asperge. Le chien, malade, est à fond de cale. « On m'a prédit que je devrais mourir dans un naufrage ! » exprime doucement le poète, avec tragique et humour, au milieu du lac. Ici, encore, la Fortune a souri aux audacieux ! Neptune s'est montré propice à l'ami des Muses.

Quelques jours après, ma femme recevait de Genève une grande boîte de caramels à la crème, avec ce billet :

> « En souvenir d'une traversée qui aurait pu nous priver de caramels pour toujours ! »

Au cours de l'hiver suivant, étant à Genève, j'allai rendre visite à Madame et à Monsieur Franzoni. A l'entrée de leur appartement, le dallage noir et blanc du vestibule évoque l'architecture romaine ; au salon brûle un feu de cheminée. Les tapisseries des meubles Louis XVI frappent mon attention par leurs couleurs vivantes, par leurs sujets mythologiques. Franzoni m'explique qu'il en a composé

les dessins, choisi les couleurs et brodé lui-même les tapisseries. Sur une petite table ronde sont rangés, bien alignés, des soldats de plomb. Voici un père qui aime son fils et sait jouer avec lui en lui inculquant le sens de la grandeur et de la beauté. Tout chez lui sent la culture et dégage une poésie antique et forte.

Madame Florentin, critique d'art, est attendue pour le thé, mais comme elle tarde à venir, je dois me retirer.

Le lendemain, à 11 heures, François Franzoni m'introduit chez Madame de Beaumont-L'Hardy, en son hôtel de la rue des Granges. La petite-fille d'Henri Dufour nous reçoit avec beaucoup de grâce, puis du salon nous conduit dans la chambre où elle a pieusement réuni les souvenirs du général : le fauteuil brodé par les dames de St-Gall, la bibliothèque où Franzoni prend un volume de Rousseau pour m'y faire voir les notes marginales crayonnées par Napoléon Ier. Madame de Beaumont m'apporte, pour les lire, les lettres échangées entre son grand-père et le prince Louis-Napoléon. Elle en fit faire, dans la suite, des copies pour moi, par son neveu Olivier Reverdin. C'est ainsi qu'une rencontre fortuite m'a permis de publier, dans les « Actes de la Société jurassienne d'Emulation » de l'année 1931, une relation institulée : « Napoléon III et les canons bourguignons de La Neuveville ».

Rencontres fugitives et trop brèves... Heures heureuses, lumineuses pour toute une existence, celles passées en compagnie de François Franzoni, poète imprégné d'humanisme et de mythologie, chez qui le sentiment de la nature, le sens de la beauté, celui de l'ordre même des choses prenaient la forme et les gestes des divinités de l'antiquité.